

Yoann Dumel-Vaillot
yoanndv@gmail.com

Enquête sur la Bièvre

DOSSIER TEXTES

Décembre 2021

Anne Luxereau, « Faire renaître la Bièvre »

Communications, 74, 2003, Bienfaisante nature, p. 117-137.

https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2003_num_74_1_2132

Extraits :

« Les enjeux politiques et culturels successifs, la perception mouvante de la place et du rôle de la rivière, les représentations complexes et souvent contradictoires au fil du temps ont brouillé l'image de la Bièvre et modifié son cours. A vrai dire, elle n'a plus grand-chose de naturel, à telle enseigne que dans Paris, à la fin du XIXe siècle, la « Bièvre vive » était constituée d'une série de biefs détournant l'eau de son lit d'origine, devenu quant à lui « Bièvre morte ».

« Le mot « bièvre » renvoie sans doute à la boue, et le lit de notre rivière a été longtemps « encombré de végétation, d'arbres déracinés, aux abords flous et marécageux », de ses sources jusqu'à la confluence avec la Seine, près du Jardin des Plantes. Mais l'étymologie la plus généralement retenue est celle de « castor », nettement plus valorisante. »

« Les références aux Gaulois premiers défricheurs, comme aux Romains, sont aussi largement sollicitées. Ainsi est-elle inscrite dans l'histoire longue, dans notre antiquité plus sylvestre que sauvage mais toujours « vierge ». Le castor emblématique de ce que fut la vallée fait recette : la ville de Montigny-le-Bretonneux en a fait son logo, une ancienne tentative d'élevage est constamment rappelée et des projets de réintroduction existent. »

« La rivière se constitue à partir de multiples ruissellements de vallons proches du hameau de Bouvier, mais cette réalité est également magnifiée. En amont, la Ville Nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines revendique ses sources. Alimentées par des forages et des systèmes de pompage souterrains, elles sont marquées par des monuments, « une tentative pour sacraliser le jaillissement de l'eau, pour donner une légitimité à la fondation de la ville ».

« Entre l'amont et l'aval, deux Bièvre existent et s'opposent. Depuis les sources, à Guyancourt, jusqu'à Verrières-le-Buisson et Massy, elle coule sur une vingtaine de kilomètres dans une vallée étroite. C'est un « écrin boisé », tout à la fois rustique, par ses paysages de campagne sagement aménagée, et sophistiqué, par ses parcs et son bâti de demeures nobles ou bourgeoises déjà construites, dans les siècles passés, pour des urbains de grande notoriété. Cette partie de la vallée, avec une « vraie rivière et de vrais bois - enfin, à peu près vrais —, des paysages qui ressemblent à la campagne » (IAURIF)... »

« Puis la Bièvre bifurque au nord vers Paris et traverse des villes-dortoirs comme Massy, Antony, Fresnes ou Cachan. Elle est alors qualifiée de « virtuelle » (SIAVB), car elle a été recouverte et même totalement remblayée dans certaines parties. Dès le XVII^e siècle, dans Paris, la rivière concentre les rejets des riverains et ceux d'une multitude d'ateliers de teinture, de tannerie, de mégisserie, etc., et elle est comparée à un « pot de chambre de pourceau ».

« Elle dégage des odeurs épouvantables, surtout l'été, et elle est accusée en 1791 d'être « un foyer pestilentiel dont s'exhalent des miasmes mortifères que le vent dissémine sur tous les points de la capitale ». Elle sera curée pour éviter la stagnation des eaux (en particulier après l'été 1821), puis progressivement enterrée. Selon le pharmacien militaire Antoine Poggiale : « Le seul moyen rationnel et efficace pour faire disparaître les effets des industries riveraines et des égouts qui se déversent dans la rivière se résume à la couverture pure et simple de la Bièvre. » »

« Cet enfouissement sera total à Paris en 1912 et s'étendra jusqu'à Massy au fil de l'urbanisation de la banlieue. Dès son entrée dans Paris, à la Poterne des Peupliers, les eaux basculent dans les égouts de la ville (le collecteur de Bièvre en particulier) vers les stations d'épuration d'Achères et de Valenton: Seules quelques

sections des anciens lits demeurent intactes ; elles ne servent plus que de drains mais, selon certains, elles créent toujours un microclimat particulier. »

« Les discours actuels chantent l'amont et l'édifient en patrimoine en s'appuyant sur une histoire particulièrement riche : son inclusion dans le domaine royal, la pureté de ses eaux vantée par Mme de Maintenon et Oberkampf, la beauté des paysages agrestes célébrés par de nombreux poètes (de Ronsard à Victor Hugo), la qualité de son bâti (lavoirs, châteaux et folies), la célébrité de ses habitants (moines de l'abbaye Saint- Victor, maréchaux d'Empire, artistes, inventeurs célèbres ou hommes d'État). Ces mêmes discours pleurent l'aval, évoquent les guinguettes à bière, le passé industriel des artisans parisiens, mais surtout les méfaits des hommes des générations antérieures qui l'ont utilisée, détruite et dénaturée pour servir leurs intérêts immédiats. »

« L'iconographie est en couleurs pour l'amont, avec des teintes pastel à forte coloration verte. Elle met en scène l'ancien paysage rural, avec ses lavoirs et ses moulins, ses prairies, ses pêcheurs et ses randonneurs. Elle accorde une large place aux gentilhommières et aux châteaux à moitié dissimulés dans leurs parcs. En revanche, le noir et blanc domine dans les gravures et photographies illustrant l'aval. De nombreux plans les accompagnent, permettant d'évoquer le tracé des cours et des biefs et d'organiser des randonnées nostalgiques. Tous témoignent essentiellement du passé, mais des photomontages préfigurent aussi ce que pourrait être l'avenir... »

« La Bièvre à l'air libre, ce sera le retour de la nature en ville. L'eau, bien sûr, maîtrisée et clarifiée, mais aussi la végétation qui pousse sur les rives, les poissons et les pêcheurs, les oiseaux et les poètes, les vieux moulins restaurés, les promeneurs et les cyclistes sur les berges aménagées, le charme d'un paysage retrouvé, un certain style de vie, bref, une « ville désirable » »

« Une tension existe entre la volonté renouvelée de maîtrise et l'abandon aux dynamiques écologiques spontanées qui risquent de favoriser l'envasement et la pousse des broussailles fermant les rives, bref, d'empêcher à terme l'accès à la rivière et sa contemplation. Il n'est nullement question de laisser faire la nature, personne ne l'ignore. Les observations naturalistes minutieuses des associations de défense, les interventions répétées des gardes-pêche et des techniciens sont au contraire une assurance de bon fonctionnement du système, dans un sens favorable à l'homme. Comble de l'artifice, il s'agit bien de contrôler la nature et d'en modifier l'évolution afin que le paysage réponde au mieux à une demande de verdure diversifiée qui devient aujourd'hui gage du naturel spontané. »



Joris-Karl Huysmans, *La Bièvre* (1890)

Extraits :

« La Bièvre représente aujourd'hui le plus parfait symbole de la misère féminine exploitée par une grande ville.

Née dans l'étang de Saint-Quentin, près de Trappes, elle court, fluette, dans la vallée qui porte son nom, et, mythologiquement, on se la figure, incarnée en une fillette à peine pubère, en une naïade toute petite, jouant encore à la poupée, sous les saules.

Comme bien des filles de la campagne, la Bièvre est, dès son arrivée à Paris, tombée dans l'affût industriel des racoleurs ; spoliée de ses vêtements d'herbes et de ses parures d'arbres, elle a dû aussitôt se mettre à l'ouvrage et s'épuiser aux horribles tâches qu'on exigeait d'elle. Cernée par d'âpres négociants qui se la repassent, mais, d'un commun accord, l'emprisonnent à tour de rôle, le long de ses rives, elle est devenue mégissière, et, jours et nuits, elle lave l'ordure des peaux écorchées, macère les toisons épargnées et les cuirs bruts, subit les pincés de l'alun, les morsures de la chaux et des caustiques. Que de soirs, derrière les Gobelins, dans un pestilentiel fumet de vase, on la voit, seule, piétinant dans sa boue, au clair de lune, pleurant, hébétée de fatigue, sous l'arche minuscule d'un petit pont !

Jadis, près de la poterne des Peupliers, elle avait encore pu garder quelques semblants de gaîté, quelques illusions de site authentique et de vrai ciel. Elle coulait sur le bord d'un chemin, et de légères passerelles reliaient, sur son dos, la route sans maisons à des champs au milieu desquels s'élevait un cabaret peint en rouge ; les trains de ceinture filaient au-dessus d'elle, et des essaims de fumée blanche volaient et se nichaient dans des arbustes, dont l'image brisée se reflétait encore dans sa glace brune ; c'était, en quelque sorte, pour elle, un coin de dilection, un lieu de repos, un retour d'enfance, une reprise de la campagne où elle était née ; maintenant, c'est fini, d'inutiles ingénieurs l'ont enfermée dans un souterrain, casernée sous une voûte, et elle ne voit plus le jour que par l'oeil en fonte des tampons d'égout qui la recouvrent. »

Huysmans évoque ensuite la Bièvre dans l'ancien Paris, dans les quartiers habités par les ouvriers de peausseries et des teintures, où « La Bièvre coule, scarifiée par les acides. Globulée de crachats, épaissie de craie, délayée de suie, elle roule des amas de feuilles mortes et d'indescriptibles résidus qui la glacent, ainsi qu'un plomb qui boue, de pellicules ».

« La Bièvre a désormais disparu, car au bout de la rue des Cordelières le Paris contemporain commence. Écrouée dans d'interminables geôles, elle apparaîtra maintenant, à peine, dans des préaux, au plein air ; l'ancienne campagnarde étouffe dans des tunnels, sortant, juste pour respirer, de terre, au milieu des pâtés de maisons qui l'écrasent. (...) on opprime encore l'agonie de ses eaux ; dès que la malheureuse paraît, les Yankees de la halle aux cuirs se livrent à la chasse au nègre, la traquent et l'exterminent, épuisant ses dernières forces, étouffant ses derniers râles, jusqu'à ce que, prise de pitié, la Ville intervienne et réclame la morte qu'elle ensevelit, sous le boulevard de l'Hôpital, dans la clandestine basilique d'un colossal égout. »

« Et pourtant, combien était différente, de cette humble et lamentable esclave, l'ancienne Bièvre ! Ecclésiastique et suzeraine, elle longeait le couvent des Cordelières, traversait la grande rue Saint-Marceau, puis filait à travers près sous des saules....

Tout a disparu sous la bourrasque des siècles, le couvent des Cordelières, l'abbaye de Saint-Victor, les moulins et les arbres. Là où la vie humaine se recueillait dans la contemplation et la prière, là où la rivière coulait sous l'allégresse des aubes et la mélancolie des soirs, des ouvriers affaient des cuirs, dans une ombre sans heures, et plongent des peaux, les « chipent », comme ils disent, dans les cuves où marinent l'alun et le tan ; là, encore, dans de noirs souterrains ou dans des gorges resserrées d'usine, l'eau exténuée, putride. »

« Symbole de la misérable condition des femmes attirées dans le guet-apens des villes, la Bièvre n'est-elle pas aussi l'emblématique image de ces races abbatiales, de ces vieilles familles, de ces castes de dignitaires qui sont peu à peu tombées et qui ont fini, de chutes en chutes, par s'interner dans l'inavouable boue d'un fructueux commerce ? »

Élysée Reclus, *Histoire d'un ruisseau* (1869)

Chap. XVIII L'eau dans la cité

« Dans nos pays de l'Europe civilisée où l'homme intervient partout pour modifier la nature à son gré, le petit cours d'eau cesse d'être libre et devient la chose de ses riverains. Ils l'utilisent à leur guise, soit pour en arroser leurs terres, soit pour moudre leur blé ; mais souvent aussi, ils ne savent point l'employer utilement ; ils l'emprisonnent entre des murailles mal construites que le courant démolit; ils en dérivent les eaux vers des bas-fonds où elles séjournent en flaques pestilentielles ils l'emplissent d'ordures qui devraient servir d'engrais à leurs champs; ils transforment le gai ruisseau en un immonde égout.

En approchant de la grande ville industrielle, le ruisseau se souille de plus en plus. Les eaux ménagères des maisons qui le bordent se mêlent à son courant ; des viscosités de toutes les couleurs en altèrent la transparence, d'impurs débris recouvrent ses plages vaseuses et lorsque le soleil les dessèche, une odeur fétide se répand dans l'atmosphère. Enfin le ruisseau, devenu cloaque, entre dans la cité, où son premier affluent est en hideux égout, à l'énorme bouche ovale, fermée de grilles. Presque sans courant, à cause du manque de pente, la masse boueuse roule lentement entre deux rangées de maisons aux murailles recouvertes d'algues verdâtres, aux boiseries à demi rongées par l'humidité aux enduits tombant par écailles. Pour ces maisons, usines malsaines où travaillent les mégissiers, les tanneurs et autres industriels, le courant vaseux est encore une richesse, et sans cesse les ouvriers vont y puiser l'eau nauséabonde. Les berges ont perdu toute forme naturelle; ce sont maintenant des murailles perpendiculaires où sont ménagées çà et là quelques marches d'escaliers; les rivages sont pavés de dalles glissantes; les méandres sont remplacés par de brusques tournants; au lieu de branches et de feuillage, des vêtements sordides suspendus à des perches se balancent au-dessus de la fosse, et des barrières en planches, jetées d'un quai à l'autre quai, marquent les limites des propriétés au-dessus du flot noirâtre. Enfin, la masse boueuse pénètre sous une sinistre arcade. Le ruisseau que j'ai vu jaillir à la lumière, si limpide et si joyeux, hors de la source natale, n'est plus désormais qu'un égout dans lequel toute une ville déverse ses ordures.

A quelques kilomètres d'intervalle, le contraste est absolu. Là-haut, dans la libre campagne, l'eau scintille au soleil, et transparente, malgré sa profondeur, laisse voir les cailloux blancs, le sable et les herbes frémissantes de son lit ; elle murmure doucement entre les roseaux ; les poissons s'élancent à travers le flot comme des flèches d'argent et les oiseaux le rasent de leurs ailes. Des fleurs naissent en touffes sur ses bords, des arbres pleins de sève étalent au loin leur branchage, et le promeneur qui suit la rive peut à son aise se reposer à leur ombre en contemplant le gracieux tableau qui s'étend entre deux méandres. Combien différent est le ruisseau sous le pavé retentissant des villes ! L'eau est bien la même en substance, mais seulement pour chimiste ; elle est mélangée de tant d'immondices qu'elle en est devenue visqueuse. Plus de lumière dans la sombre avenue, si ce n'est de distance en distance un rayon qui passe entre deux barreaux de fer et se répercute sur la paroi gluante. La vie semble absente de ces ténèbres; elle existe pourtant : des champignons nourris de pourriture, se blottissent dans les coins; des rats se cachent dans les trous, entre les pierres descellées. Les seuls promeneurs qui s'aventurent dans ce triste séjour sont les égouttiers chargés de rétablir courant en enlevant les amas de fange, et les « ravageurs », faméliques industriels qui, perchés sur le borbier fétide, le remuent de leurs mains pour y trouver quelque menue monnaie ou d'autres objets tombés de la rue par les soupiraux.

Enfin, la masse infecte, aidée soit par le râteau des ouvriers, soit par de soudains orages, arrive à la rive et s'y déverse lourdement. Noire ou violacée, elle rampe le long des quais, et reste distincte de l'eau relativement pure du courant par une ligne sinueuse nettement tracée. Longtemps on la suit du regard, s'écoulant à côté de la rivière et refusant de se mêler avec elle; mais les tourbillons, les remous, les reflux de toute espèce causés par les inégalités du fond et les sinuosités des rives ont pour résultat de mélanger les eaux; la ligne de séparation s'efface peu à peu, de gros bouillons transparents surgissent du fond à travers la masse boueuse; les impures alluvions, plus pesantes que l'eau qui les entraîne, se déposent sur les plages et dans les dépressions du lit. Le ruisseau se purifie de plus en plus mais en même temps, il cesse d'être lui-même et se perd dans la puissante masse liquide de la rivière qui l'emporte vers l'océan. Son courant se divise en filets, ceux-ci sont partagés à leur tour en gouttes et en gouttelettes, toutes les molécules se confondent. L'histoire du ruisseau vient de finir, du moins en apparence. »

Une légende inventée : la fable d'Arcolius et Gentilia

Raoul Boutrays, *Lutetia*, poème latin (1611)

Résumé d'après S. Dupain, *La Bièvre : nouvelles recherches historiques sur cette rivière et ses affluents* (1886).

Un jeune Troyen du nom d'Arcolius, qui avait suivi Francus venu sur les bords de la Seine pour y fonder une nouvelle Ilion, rencontra, un jour, une nymphe portant un carquois sur l'épaule. En raison de sa beauté rare, elle était appelée Gentilia. La nymphe dédaignait le culte de Vénus et n'était passionnée que pour les plaisirs de la chasse.

Dès qu'Arcolius la voit il en devient éperdument épris et veut faire sa conquête. Gentilia fuit, il la poursuit ; elle fuit toujours et il est près de l'atteindre lorsqu'elle invoque Diane, sa bonne déesse, et la conjure de la sauver de l'agression et préserver sa virginité. Sa prière est exaucée, elle est changée en une fontaine et le jeune audacieux n'embrasse qu'une onde qui lui échappe encore. « Cruelle ! s'écrie-t-il, si je n'ai pu te posséder lorsque tu étais une nymphe, je jouirai de ta personne, malgré sa nouvelle forme ; je me plongerai dans le sein de tes eaux, et, pour que tu conserves le souvenir de mon amour, j'élèverai sur ton passage des arcs majestueux qui porteront mon nom et sous lesquels tu couleras éternellement. »

C'est ainsi que la Bièvre, avant d'arriver à Gentilly, passe sous les voûtes du premier aqueduc construit à Arcueil.



« Pour la vertu spécifique de ces pisse-chiens »

François Rabelais, *Pantagruel*

(éd. Juste, 1537)

Chap. XXII. Comment Panurge feist un tour à la dame Parisienne qui ne fut point à son advantage

Or notez que le lendemain estoit la grand feste du corps dieu, à laquelle toutes les femmes se mettent en leur triumphe de habillemens, & pour ce jour ladicte dame s'estoit vestue d'une tresbelle robe de satin cramoyssi, et d'une cotte de veloux blanc bien precieux. Le jour de la vigile Panurge chercha tant d'ung cousté & d'aultre, qu'il trouva une chienne qui estoit en chaleur, laquelle il lya avecques sa ceincture & la mena en sa chambre, & la nourrit tresbien cedit iour & toute la nuyct, & au matin la tua, & en prit ce que sçavent les Geomantiens Gregeoyss, et le mist en pieces le plus menu qu'il peut, & les emporta bien cachées, et s'en alla à l'esglise ou la dame devoit aller pour suyvre la procession, comme c'est de coustume à ladicte feste. Et alors qu'elle entra Panurge luy donna de l'eau beniste bien courtoisement la saluant, & quelque peu de temps apres qu'elle eut dit les menuz suffrages il s'en va ioingdre à elle en son banc, & luy bailla ung Rondeau par escript en la forme que s'ensuyt.

Rondeau.

Pour ceste foys, que à vous dame tresbelle
Mon cas disoit, par trop feutes rebelle
De me chasser, sans espoir de retour:
Veu que à vous oncq ne feis austere tour
En dict ny faict, en soubson ny libelle.
Si tant à vous desplaisait ma querelle,
Vous povyez par vous sans maquerelle
Me dire, amy partez d'icy entour
Pour ceste foys.

Tort ne vous foys, si mon cueur vous decelle
En remonstrant, comme le ard l'etincelle
De la beaulté que vouvre vostre atour :
Car riens ny quiers, sinon qu'en vostre tour
Me faciez dehait la combrecelle
Pour ceste foys.

Et ainsi qu'elle ouvroit le papier pour veoir que c'estoit, Panurge promptement sema la drogue qu'il avoit sur elle en divers lieux et mesmement au repliz de ses manches et de la robe, & puis luy dist. Ma dame, les pouvres amans ne sont pas tousiours à leur ayse. Quant est de moy iespere que les malles nuycts, les travailx & ennuytz, auxquelz me tient l'amour de vous, me seront en deduction d'autant des peines de purgatoire. A tout le moins priez dieu qu'il me doint mon mal en patience.

Panurge n'eut pas achevé ce mot, que tous les chiens qui estoient en l'esglise ne s'en vinnent à ceste dame pour l'odeur des drogues qu'il avoit esbandues sur elle, petitz & grans, gros & menuz tous y venoient tirant le membre & la sentant & pissant partout sur elle. Panurge les chassa quelque peu, puis d'elle print congé & se retira en quelque chapelle pour veoir le deduyt: car ces villains chiens compissoient tout ses habillemens, tant que vn grand leurier qui luy pissa sur la teste, les aultres aux manches, les aultres à la croppe: & les petitz culletoient ses patins. En sorte que toutes les femmes de là autour avoient beaucoup affaire à la saulver. Et Panurge de rire, dist à quelqu'ung des seigneurs de la ville. Je croy que ceste dame là est en chaleur, ou bien que quelque levrier l'a couverte fraichement.

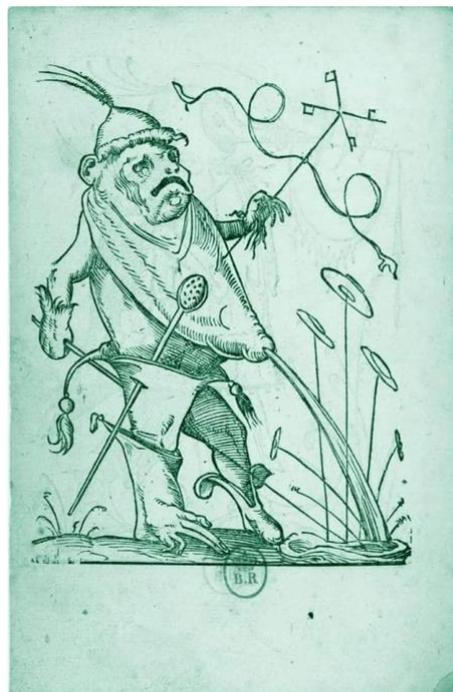
Et quand il veit que tous les chiens grondoient bien à l'entour d'elle comme ilz font autour d'une chienne chaulde, il s'en partit, et alla querir Pantagruel, et par toutes les rues où il trouvoit des chiens, il leur bailloit un coup de pied, disant :

« Et ne yrez vous point à voz compaignons aux nopces, devant devant. »

Et arrivé au logis dist à Pantagruel,

« maistre je vous pry venez veoir tous les chiens de ceste ville qui sont assemblez à l'entour d'une dame la plus belle de ceste ville et la veullent jocqueter. »

A quoy volentiers consentit Pantagruel, et veit le mystere qu'il trouva fort beau et nouveau. Mais le bon fut à la procession : car il se trouva plus de six cens chiens à l'entour d'elle, qui lui faisoient muille hayres : et partout où elle passoit les chiens frays venuz la suyvoient à la trace, pissans par le chemin ou ses robbes avoient touché. Et tout le monde se arrestoit à ce spectacle consyderant les contennances de ces chiens qui luy montoient jusques au col, et luy gasterent tout ses beaulx acoustremens, qu'elle ne sceut y trouver remede, sinon s'en aller à son hostel. Et chiens d'aller apres, et quand elle fut entrée en sa maison et fermé la porte apres elle, tous les chiens y accouroient de demy lieue, et compisserent si bien la porte de sa maison, qu'ilz y feirent un ruyseau de leurs urines, ou les cannes eussent bien nagé, et c'est celluy ruyseau qui de present passe à Sainct Victor, auquel Guobelin tainct l'escarlatte, pour la vertu specificque de ses pisse chiens, comme jadis prescha publicquement nostre maistre d'Oribus. Ainsi vous aist Dieu, un moulin y eust peu mouldre ; non tant toutesfoys que ceulx du Bazacle à Thoulouse.



Venantius Fortunatus, *Vie de saint Marcel* (VI^e s.)

Trad. Jacques Le Goff, *Un autre Moyen Âge*

Venons-en maintenant à ce miracle (*mysterium*) triomphal qui, bien qu'il soit chronologiquement le dernier [dans la vie de St-Marcel], elle le premier par l'importance surnaturelle (*in virtute*).

Une matrone, noble par l'origine mais vile par la réputation, souillant par un mauvais crime l'éclat de sa naissance, après avoir achevé, la lumière lui ayant été ravi, les jours de sa vie brève, s'en alla vers le tombeau accompagné d'un vin cortège. À peine y eût-elle été enfouie qu'il advint après les funérailles un événement dont le récit me remplit d'horreur.

Voici qu'une double lamentation naît de la défunte. Pour consommer son cadavre un gigantesque serpent se mit à venir assidûment et (...) pour cette femme dont le monstre dévorait les membres, c'est le dragon lui-même qui devint sa sépulture. Ainsi ses obsèques infortunées eurent pour fossoyeur un serpent et le cadavre ne put, après la mort, reposer en paix, car bien que la fin de la vie lui concédait un lieu où s'étendre, le châtement lui imposait de toujours changer. Ô sort exécrable et redoutable ! (...)

Alors les membres de sa famille (...) entendant ce bruit accoururent à l'envi et virent un monstre immense sortir du tombeau en déroulant ses anneaux et en rampant de sa grande masse fouetter l'air de sa queue. Terrifiés à cette vue les gens abandonnèrent leur demeure.

Mis au courant, Saint Marcel comprit qu'il devait triompher du sanglant ennemi. Il rassembla le peuple de la cité et marcha à sa tête, puis, ayant donné l'ordre aux citoyens de s'arrêter mais restant en vue du peuple, seul, avec le Christ pour guide, il s'avança vers le lieu du combat.

Quand le serpent sortit de la forêt pour aller au tombeau, ils marchèrent à la rencontre l'un de l'autre. Saint Marcel se mit à prier et le monstre, la tête suppliante, vint demander son pardon, la queue caressante. Alors Saint Marcel lui frappa trois fois la tête de sa crosse, lui passa son étole autour du cou et manifesta son triomphe aux yeux des citoyens.

C'est ainsi que dans ce cirque spirituel, avec le peuple pour spectateur, il combattit seul avec le dragon. Le peuple rassuré courut vers son évêque pour voir son ennemi captif. Alors, l'évêque en tête, pendant presque trois milles, tous suivirent le monstre en rendant grâce à Dieu et en célébrant les funérailles de l'ennemi. Alors Saint Marcel reprima le monstre et lui dit : « Désormais où reste dans le désert où cache-toi dans l'eau. »

Le monstre disparut bientôt et on n'en trouva plus jamais de traces.

Le bouclier de la patrie ce fut donc un seul prêtre qui de sa crosse fragile dompta l'ennemi plus sûrement que s'il l'avait transpercé de flèches, car, frappé de flèches, il aurait pu les relancer, si le miracle ne l'avait vaincu ! Ô très saint homme qui, par le pouvoir de sa frêle crosse montra où était la force et dont les doigts délicats furent les chaînes du serpent !

Ainsi des armes privées vainquirent un ennemi public et une unique proie souleva les applaudissements d'une victoire générale. Si l'on compare à leurs exploits les mérites des Saints, la Gaule doit admirer Marcel comme Rome le fait de Sylvestre et l'exploit de celui-là est plus grand puisque si celui-ci n'a pu que sceller la gueule du dragon, lui il l'a fait disparaître.



Le / La Graouilly de Metz et saint Clément

Joris-Karl Huysmans, « La Symbolique de Notre-Dame de Paris » (1908)

Les astrologues qui désignent, de temps immémorial, ce portail sous le nom de porche de l'astrologie, ont toujours vu dans les tableaux qu'il représente, une image de la Vierge astronomique et dans le Christ, accompagné de ses apôtres, la figure du soleil qui monte à l'horizon, entouré des signes du zodiaque. Que cette opinion soit fondée ou non, (...) ce portail royal était et est donc encore revendiqué par les partisans de l'astrologie et les hermétistes. — Le portail voisin de Sainte-Anne et de Saint-Marcel l'était et l'est encore par les alchimistes seuls.

A les entendre, le récipé, le secret de la sublime pierre des sages est inscrit sous la statue qui se dresse sur le trumeau, tranchant en deux la porte. Cette statue portait un Évêque [= saint Marcel], debout, mitré et crossé, bénissant d'une main ses visiteurs et foulant aux pieds un dragon sort d'une sorte de chapelle funéraire où une femme morte est assise dans un linceul enveloppé de flammes. (...)

Dans son cours de philosophie hermétique, Cambriel explique ainsi cette figure :

Sous les pieds de l'Évêque, sur le socle même de sa statue, de chaque côté, deux ronds de pierre sont sculptés. Les ronds de droite seraient les images de la nature métallique brute, telle qu'on l'extrait de la mine, les ronds de gauche négligés comme les premiers par la symbolique chrétienne, seraient la même nature métallique mais purifiée ; et celle-là se rapporterait à la figure humaine, assise, dans la chapelle sépulcrale, et qui a pris naissance dans le feu dont son linceul s'entoure. De cette fournaise tombale qui serait l'œuf philosophique (...) le dragon, né à son tour de la figure humaine, serait (...) le dragon babylonien dont parle Nicolas Flamel, autrement dit, le mercure philosophal, le lait de la Vierge, la substance même qui change par une projection le plomb en or.

Dans cette interprétation, saint Marcel ne nous bénirait plus, mais il ferait un geste de circonspection, qui signifierait : taisez-vous, gardez le secret si vous l'avez compris.

Que ces explications soient erronées ou exactes, peu importe ; ce qu'il faut retenir c'est que, plus que ses congénères, Notre-Dame de Paris est mystérieuse, plus savante peut-être, mais moins pure, car elle est à la fois catholique et occulte et elle greffe sur la symbolique chrétienne les secrets de la kabbale.

Fulcanelli, *Le mystère des cathédrales* (1926)

L'emblème hermétique de Notre-Dame (...) occupe le trumeau du porche, du stylobate à l'architrave, et s'y trouve sculpté par le détail sur les trois côtés du pilier engagé. C'est une haute et noble statue de saint Marcel, au chef mitré, surmonté d'un dais à tourelles et dépourvue, selon nous, de toute signification secrète. L'évêque se tient debout sur un dais oblong finement fouillé, orné de quatre colonnettes et d'un admirable dragon byzantin, le tout supporté par un socle bordé d'une frise et que relie au soubassement une moulure à talon renversé. Dé et socle ont, seuls, une réelle valeur hermétique. (...)

L'artiste créateur du monstre emblématique a produit un véritable chef-d'œuvre, et, quoique mutilé, — le pennage gauche est brisé, — il n'en demeure pas moins un morceau de statuaire remarquable. L'animal fabuleux émerge des flammes et sa queue paraît sortir de l'être humain dont elle entoure, en quelque sorte, la tête. Puis, dans un mouvement de torsion qui le cambre sur la voussure, il vient étreindre l'athanor de ses griffes puissantes.

Si nous examinons l'ornementation du dé, nous y remarquerons des cannelures groupées, légèrement creuses, à sommet curviligne et base plane. Celles de la paroi gauche sont accompagnées d'une fleur à quatre pétales dégagés, exprimant la matière universelle, quaternaire des éléments premiers, selon la doctrine d'Aristote répandue au moyen âge.

Directement au-dessous, le duo des natures que l'alchimiste travaille et dont la réunion fournit le Saturne des Sages, dénomination anagrammatique de natures. Dans l'entre-colonnement de face, quatre cannelures, allant en décroissant, selon l'obliquité de la rampe flammée, symbolisent le quaternaire des éléments seconds ; enfin, de chaque côté de l'athanor, et sous les serres même du dragon, les cinq unités de la quintessence, comprenant les trois principes et les deux natures, puis leur totalisation sous le nombre dix " auquel tout finit et se termine ".

L.P. François Cambriel prétend que la multiplication du Soufre, — blanc ou rouge, n'est pas indiquée dans l'hiéroglyphe étudié ; nous n'oserions nous prononcer aussi catégoriquement. La multiplication, en effet, ne peut se réaliser qu'à l'aide du mercure, qui joue le rôle de patient dans l'Œuvre, et par coctions ou fixations successives. C'est donc sur le dragon, image du mercure, que nous devrions chercher le symbole représentatif de la nutrition et de la progression du Soufre ou de l'Élixir. Or, si

l'auteur avait apporté plus de soin à l'examen des particularités décoratives, il eût certainement remarqué :

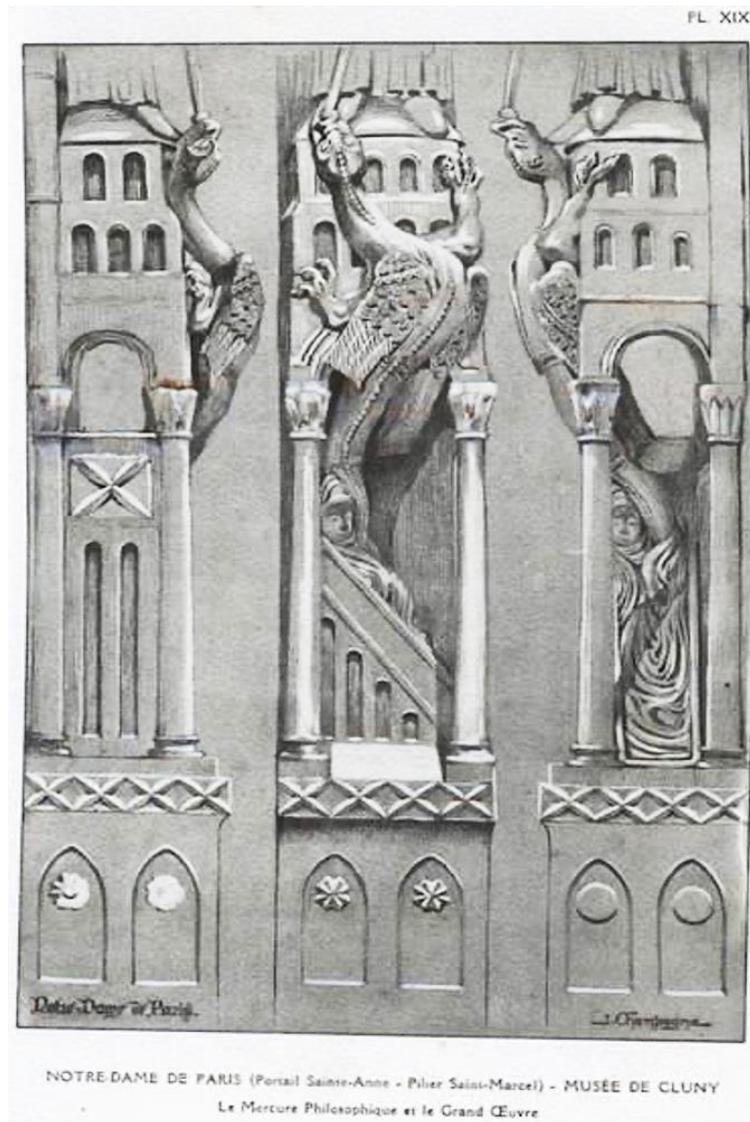
1° Une bande longitudinale partant de la tête et suivant la ligne des vertèbres jusqu'à l'extrémité de la queue ;

2° Deux bandes analogues, posées obliquement, une sur chaque aile ;

3° Deux bandes plus larges, transversales, ceignant la queue du dragon, la première au niveau du pennage, l'autre au-dessus de la tête du roi. Toutes ces bandes sont ornées de cercles pleins se touchant en un point de leur circonférence.

Quant à leur signification, elle nous sera fournie par les cercles des bandes caudales : le centre en est très nettement indiqué sur chacun d'eux. Or, les hermétistes savent que le roi des métaux est figuré par le signe solaire, c'est-à-dire une circonférence avec ou sans point central. Il nous paraît donc vraisemblable de penser que, si le dragon est couvert à profusion du symbole aurique, – il en porte jusque sur les serres de la patte droite, – c'est qu'il est capable de transmuter en quantité ; mais il ne peut acquérir cette puissance que par une série de cuissons ultérieures avec le Soufre ou Or philosophique, ce qui constitue les multiplications.

Tel est, aussi clairement exposé que possible, le sens ésotérique que nous avons cru reconnaître sur le beau pilier de la porte Sainte-Anne.



Ananda K. Coomaraswamy, *La doctrine du sacrifice*

Indra et Namuci (...) dont l'identité avec Vritra est évidente, avait été de joyeux compères, c'est-à-dire qu'*ante principium*, ils buvaient ensemble la liqueur appelée *surâ*. (...)

Un pacte est conclu, selon lequel Indra ne tuera Namuci « avec rien de sec ni d'humide, ni de jour ni de nuit », donc apparemment en aucun cas. (...)

Il y a en fait, de part et d'autre, une répugnance marquée à tuer l'adversaire ; ainsi dans la *Maitrâyanî Samhitâ* (...) Namuci demande: « Soyons tous deux amis », à quoi Indra répond : « Je ne tuerai pas. »

Ce refus de nuire aux Titans [Asuras = Démons, Serpents], qui en fait sont les parents des Anges [Devas = Dieux, Anges ; Adityas = Soleils] réapparaît tout au long de la littérature traditionnelle (...).

[Le terme] *abja*, « né de l'eau », équivalent de « lotus » (...) cette épithète est [aussi] appliquée au Serpent : « Je célèbre par des litanies le Serpent né de l'eau [= Agni], demeurant au fond des fleuves, dans le lit des fleuves » (*Rig Veda*)

En accord avec cela est le passage disant que l'on trouve Agni « là où, des eaux, il est monté en rampant sur la feuille de lotus » (*Shatapatha Brâhmana*)

Il est significatif [qu'] Indra « réveille le serpent inerte avec son foudre » (...) car s'éveiller (*budh, jâgri*) est un acte spécifique des Anges, surtout d'Agni, qui est *usharbudh*, « éveillé à l'aurore », l'éveil étant pareil à un embrasement (...)

Qu'Ahi soit frappé et éveillé revient à dire que le Serpent chthonique est « converti » (*samvrit*) ou « extériorisé » (*pravrit*), les Ténèbres sont littéralement « retournées » (*udvrit*) en Lumière. Buddha, « éveillé », signifie également « illuminé ». (...) l'ancien concept de l'éveil du serpent est repris dans la pensée bouddhiste, (...) par exemple lorsqu'un commentateur explique *budh* par « la sortie du sommeil chez les êtres ophidiens ».

Lilian Silburn, *la Kundalini – L'Énergie des profondeurs* (1983)

Comme son nom l'indique, « l'annelée » au corps sinueux est comparable au serpent quand elle gît « lovée » et endormie dans le corps. Le serpent que son poison rend redoutable symbolise toutes les forces maléfiques, de même, tant que la *kundalini* repose inerte en nous, elle correspond à nos énergies inconscientes, obscures, à la fois empoisonnées et empoisonnantes. Éveillées et maîtrisées, au contraire, ces mêmes énergies deviennent efficaces et confèrent une véritable puissance.

Kundalini ressemble encore au serpent par la manière dont elle verse son venin. Pour mordre il tourne sur lui-même, sa queue faisant un cercle sur lequel il s'appuie. Complètement dressé, il ne présente plus aucun danger. Ainsi, dès que la *kundalini* déroule ses anneaux et se dresse – raide comme un bâton – jusqu'au sommet de la tête, elle devient non seulement inoffensive mais, sa puissance maléfique changeant de nature, elle se révèle le plus précieux des biens. (...)

La *kundalini* apparaît donc comme un réservoir d'énergie, soit qu'elle demeure latente dans le corps humain, soit que, recouvrant son essence consciente, elle vivifie les tendances et les orientent vers l'universel. Ainsi sert-elle de fondement aux techniques les plus diverses du yoga et aux expériences mystiques les plus élevées.

Mais en tant que serpent et gardienne du plus grand des trésors – l'immortalité – la *kundalini* évoque l'antique serpent des profondeurs *Ahirbudhnya*, que célèbrent les Veda. (...) Son culte est associé à la vénération des plus anciennes divinités comme Aditi, mère des *aditya*, « déliement personnifié », ainsi qu'à celle des *asura*, gardiens des trésors. Parmi ces divinités le mystérieux serpent abyssal est très souvent invoqué avec *Aja-ekapad*, le Non-né à un seul pied dont il ne diffère probablement pas.

Les profondeurs de son domaine sont celles de l'océan, celles de l'atmosphère avec ses nuages et ses brumes ainsi que les profondeurs terrestres dont jaillissent les sources bénéfiques, *Ahirbudhnya* encercle donc l'univers qu'il renferme en lui-même.

Poète et mystique (*kavi* et *rishi*) gardèrent si secrète la science liée à ces antiques divinités que la clé en était perdue du temps même du Rig Veda. Dès cette époque le Dieu guerrier, (...) Indra, détrône *asura* et *aditya*, leur dérobe le trésor qu'ils gardaient jalousement et le distribue à ses adorateurs. Simultanément le serpent *Ahi*, gardien des sources, devient un dragon que terrassent Indra et ses acolytes.

Ne peut-on encore déceler quelque allusion à la *kundalini* dans certains mythes de l'Inde ancienne ou les *naga*, divinité puissante à l'aspect de Cobra, joue un rôle important ?

Les divinités serpents sont également présentes dans maintes légendes bouddhiques que relatent le Tripitaka du canon pali : on y voit le Bouddha maîtrisant de dangereux *naga* comme celui d'Uruvilva : tous deux combattent une nuit entière avec pour seule arme le feu ardent (*tejas*) qu'ils émettent ; le *naga* crachant ses flammes est finalement vaincu par la splendeur ignée du Bouddha. Mais d'ordinaire le *naga*, converti par la parole de l'éveillée, lui prête son aide. Tel est le roi des *naga*, Muchilinda, que de nombreuses sculptures représentent dressé derrière le Bouddha et qui, pour protéger sa tête des intempéries, étend son capuchon au-dessus de lui en guise de dais ou d'ombrelle.

Mais ce qui nous autorise à évoquer le serpent mythique à propos de la *kundalini* c'est la reprise de ce symbole à l'intérieur même du système sivaïte. Nous verrons que dans la plus haute des initiations par percée, celle dite précisément « du serpent » (*bhujangavedha*) l'énergie effectue une fulgurante montée jusqu'au sommet du crâne et s'épanouit en félicité sous l'aspect d'un cobra au quintuple capuchon vibrant d'une vie intense. Ainsi déployé au-dessus de la tête, il symbolise le *dvandasanta* cosmique ; toutes les énergies du *yogin* sont à ce stade omnipénétrantes et s'étendent à l'univers entier.

Hatha-yoga-pradipika
Traité de yoga attribué à Gorakshanath (X^e s. ?)
Traduction de Tara Michaël

Chap. III

104. La tortueuse (*kutilangi*), la lovée (*kundalini*), le Serpent femelle (*Bhujangi*), l'Énergie (*Shakti*), la souveraine (*Isvari*), l'enroulée (*Kundali*) (...) toutes ces appellations sont des mots synonymes.

105. De même qu'en utilisant la force, on ouvre un vantail avec une clé, de même par le *hatha yoga*, le *yogin* ouvre de forcer la porte de la libération au moyen de Kundalini.

106. La déesse suprême est endormie, obstruant de sa tête l'entrée de la voie qu'il faut emprunter pour gagner le séjour du brahmane, qui est au-delà de toute souffrance.

107. La Shakti Kundali est assoupie au-dessus du « bulbe » pour la délivrance des *yogins* et l'esclavage des hommes inconscients. Celui qui la connaît, connaît le yoga.

108. Kundalini est unanimement décrite comme ayant une forme enroulée analogue à celle d'un serpent. Celui qui a réussi à mettre en mouvement cette Shakti est libéré sans le moindre doute.

109. À mi-chemin entre le Gange et la Yamuna se trouve la jeune veuve, ascétique, délaissée. Il faut s'emparer d'elle en lui faisant violence. Ainsi se révèle le suprême séjour de Vishnou.

110. Ida est la bienheureuse Ganga, Pingala est la rivière Yamuna. La jeune veuve à mi-chemin entre Ida et Pingala est Kundalini.

111. En le saisissant par la queue, on doit éveiller ce reptile assoupi. Par le *Hatha yoga*, la Shakti est forcée de quitter son sommeil et se dressent vers le haut.



René Guénon, *Symboles de la science sacrée* « Le passage des eaux »

Ananda K. Coomaraswamy a signalé que, dans le bouddhisme comme dans le brahmanisme, la « Voie du Pèlerin », représentée comme un « voyage », peut être mise de trois façons différentes en rapport avec la rivière symbolique de la vie et de la mort :

le voyage peut être accompli, soit en remontant le courant vers la source des eaux, soit en traversant celles-ci vers l'autre rive, soit enfin en descendant le courant vers la mer.

Le premier cas, celui de la « remontée du courant », est peut-être le plus remarquable à certains égards, car il faut alors concevoir la rivière comme s'identifiant à l'« Axe du Monde » : c'est la « rivière céleste » qui descend vers la terre, et qui, dans la tradition hindoue, est désignée par des noms tels que ceux de *Gangâ* et de *Saraswatî*, qui sont proprement les noms de certains aspects de la *Shakti*.

Il y est question également des eaux qui « coulent vers le haut », ce qui est une expression du retour vers la source céleste, représenté alors, non pas précisément par la remontée du courant, mais par un renversement de la direction de ce courant lui-même.

Le second cas, celui du symbolisme de la traversée d'une rive à l'autre, est sans doute plus habituel et plus généralement connu ; le « passage du pont » (qui peut être aussi celui d'un gué) se retrouve dans presque toutes les traditions, et aussi, plus spécialement, dans certains rituels initiatiques ; la traversée peut aussi s'effectuer sur un radeau ou dans une barque, ce qui se rattache alors au symbolisme très général de la navigation.

La rivière qu'il s'agit de traverser ainsi est plus spécialement la « rivière de la mort » ; la rive dont on part est le monde soumis au changement, c'est-à-dire le domaine de l'existence manifestée (considérée le plus souvent en particulier dans son état humain et corporel, puisque c'est de celui-ci qu'actuellement nous devons partir en fait), et l'« autre rive » est le *Nirvâna*, l'état de l'être qui est définitivement affranchi de la mort.

Pour ce qui est enfin du troisième cas, celui de la « descente du courant », l'Océan doit y être considéré, non comme une étendue d'eau à traverser, mais au contraire comme le but même à atteindre, donc comme représentant le *Nirvâna* ; le symbolisme des deux rives est alors différent de ce qu'il était tout à l'heure, et il y a même là un exemple du double sens des symboles, puisqu'il ne s'agit plus de passer de l'une à l'autre, mais bien de les éviter également l'une et l'autre : elles sont respectivement le « monde des hommes » et le « monde des dieux », ou encore les conditions « microcosmiques » (*adhyâtma*) et « macrocosmiques » (*adhidêvata*).

Il y a aussi, pour parvenir au but, d'autres dangers à éviter dans le courant lui-même ; ils sont symbolisés notamment par le crocodile qui se tient « contre le courant », ce qui implique bien que le voyage s'effectue dans le sens de celui-ci ; ce crocodile, aux mâchoires ouvertes duquel il s'agit d'échapper, représente la Mort (*Mrityu*), et, comme tel, il est le « gardien de la Porte », celle-ci étant alors figurée par l'embouchure de la rivière (qu'on devrait plus exactement, comme le dit Coomaraswamy, considérer comme une « bouche » de la mer dans laquelle la rivière se déverse).

Poème de saint Jean de la Croix (1542-1591) « *Qué bien sé yo la fuente* »

*Chant de l'âme qui se félicite de connaître
Dieu par la foi*

je sais bien moi la fontaine qui coule et court
malgré la nuit

1 cette éternelle fontaine est cachée
je sais bien moi où elle a sa retraite
malgré la nuit

2 son origine je ne la sais car elle n'en a
mais je sais que toute origine vient d'elle
malgré la nuit

3 je sais que ne peut être chose tant belle
et que ciel et terre boivent d'elle
malgré la nuit

4 bien sais-je que fond en elle ne se trouve
et que nul à gué ne la peut passer
malgré la nuit

5 sa clarté jamais n'est obscurcie
et je sais que toute lumière d'elle est venue
malgré la nuit

6 je sais ses courants être si puissants
qu'ils arrosent enfers et cieus et les peuples
malgré la nuit

7 le courant qui naît de cette fontaine
bien le sais-je aussi ample et tout-puissant
malgré la nuit

8 le courant qui de ces deux procède
je sais qu'aucun d'eux ne le précède
malgré la nuit

9 cette éternelle fontaine est cachée
en ce pain vivant pour nous donner la vie
malgré la nuit

10 elle y est appelant les créatures
et elles de cette eau se rassasient mais à l'obscur
car c'est la nuit

11 cette vive fontaine que je désire
en ce pain vivant je la vois
malgré la nuit

*¡Qué bien sé yo la fuente que mana y
corre!
aunque es de noche.*

*Aquella eterna fuente está escondida
¡Que bien sé yo do tiene su manida !
aunque es de noche.*

*Su origen no lo sé pues no le tiene
mas sé que todo origen della viene
aunque es de noche.*

*Sé que no puede ser cosa tan bella
y que cielos y tierra beben della
aunque es de noche.*

*Bien sé que suelo en ella no se halla
y que ninguno puede vadearla
aunque es de noche.*

*Su claridad nunca es oscurecida
y sé que toda luz de ella es venida
aunque es de noche.*

*Sé ser tan caudalosos sus corrientes,
que infiernos, cielos riegan y a la gente
aunque es de noche.*

*El corriente que nace desta fuente
bien sé que es tan capaz y omnipotente
aunque es de noche.*

*El corriente que de estas dos procede
sé que ninguna de ellas le precede
aunque es de noche.*

*Aquesta eterna fuente está escondida
en este vivo pan por darnos vida
aunque es de noche.*

*Aquí se está llamando a las criaturas
y de esta agua se hartan, aunque a oscuras
porque es de noche.*

*Aquesta viva fuente que deseo
en este pan de vida yo la veo
aunque es de noche.*



LIENS

- *La Bièvre de Huysmans, texte intégral* : <http://www.bmlisieux.com/archives/bievre.htm>

+ extrait des *Misérables de Hugo* à propos de la Bièvre : http://www.quartierlatin.paris/?la-bievre-dans-la-litterature&var_mode=calcul

- Gravures sur les ateliers et techniques de **teinturerie des Gobelins** :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64359457/f327.image.r=teinture%20gobelin>

- Gravure (XVIII^e s.) figurant le cours de la Bièvre :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8495536f/f1.item.r=bi%C3%A8vre>

- histoire et actu : <http://www.quartierlatin.paris/?histoire-et-avenir-de-la-bievre-parisienne>

- histoire 17^e - 19^e s. : <https://journals.openedition.org/geocarrefour/7952#text>

-**Anne Luxereau, "Faire renaître la Bièvre"**: https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2003_num_74_1_2132

- Actu : <https://www.valdemarne.fr/le-conseil-departemental/cadre-de-vie/favoriser-un-developpement-equilibre-du-territoire/reouverture-de-la-bievre>